

LE DOLMEN.

Les hasards de la vie de garnison m'ont valu une des amitiés les plus sincères et les plus spontanées qui aient jamais uni deux hommes.

Parmi les jeunes gens que le sort avait jetés dans la même chambrée que moi, il en était un vers lequel je me sentis, dès le premier jour, tout particulièrement attiré.

Il s'appelait Alain Thouars. Il était Breton, et résumait toute une race dont il était le type parfait. La tête arrondie, le front moyen, les yeux grands et ouverts, le nez droit et arrondi à l'extrémité, on aurait dit un Venète du temps de Mariadec.

Mais où l'atavisme était culminant, c'était dans le caractère de Thouars. Il était brave comme une épée, franc et généreux, impétueux et tenace dans la discussion, ne supportant pas la moindre contradiction, d'une imagination ardente et d'une mobilité extrême dans les idées et pardessus tout têtue comme un vrai Breton.

Son père, riche propriétaire du Morbihan, l'avait destiné au barreau, mais Alain avait bientôt lâché les pandectes pour la poésie. Il rêvait pour sa chère Bretagne de grandes destinées, de grandes choses à accomplir. Il connaissait toutes les ressources de ce vaillant petit peuple; il n'avait pour cela qu'à s'étudier lui-même. Il était trop bon Français pour jamais penser à un remaniement politique. D'ailleurs cela ne signifiait rien pour lui la politique. Il s'était donné pour mission de faire revivre d'abord la littérature et l'influence celtique, de devenir le Mistral de la Bretagne.

Doué d'une facilité merveilleuse, il composait par douzaines des chants bretons qui, même traduits, avaient encore l'allure pittoresque, le charme sauvage des celtes.

Au bout de trois mois nous étions devenus inséparables et j'avais fini par partager, sinon son enthousiasme et sa foi, du moins son admiration pour les Cornes de la Gaule. On devient Breton bretonnant comme on devient Shakespearien, Hugolâtre ou simplement bibliophile.

Il me conta, de son cher pays tant de merveilles, me peignit les habitudes et les paysages avec des couleurs si attrayantes, me parla du passé de la Bretagne et du rôle qu'elle avait encore à jouer, avec tant de feu que je finis par accepter d'aller passer notre premier congé dans sa famille.

Je n'avais alors vu que l'Italie et l'Espagne, et je n'étais pas fâché de me plonger dans une atmosphère nouvelle, dans l'espoir d'y éprouver quelque sensation neuve, d'y surprendre quelque vibration inconnue.

Dans toutes mes lectures sur la Bretagne, il avait été question de l'hospitalité bretonne. Mais j'étais loin de m'attendre à la réception que me fit la famille de mon ami, aux attentions touchantes dont je fus l'objet de la part de tout le monde, depuis le grand-père, vieux chouan intransigeant jusqu'à la jeune soeur, belle comme une Bretonne quand elle se donne la peine de l'être.

La propriété du père de mon ami est située entre Rennes et Ploërmel, dans une de ces vallées étroites et pittoresques qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. C'est une terre immense, sauvage, d'une poésie si étrange et si pénétrante que j'en garderai toujours une impression indélébile. Tout était nouveau pour moi, depuis la langue et la cuisine jusqu'aux paysages et à l'atmosphère.

"Qui nous délivrera des Grecs et des Latins ?" s'écrie Berchaux, dans un mouvement de révolte, que comprendra tout ancien élève de Charlemagne, né et élevé à Paris.

"La Bretagne," répondrai-je sans hésitation. En effet, ce coin béni de notre France a su se soustraire à l'influence latine plus que tout autre pays qu'il m'a été donné de visiter, depuis l'Algérie jusqu'au Canada.

Mon séjour à La Mettrie, c'est le nom de la propriété des Thouars, a été pour moi une révélation. Il me semblait vivre dans un autre temps, sur un autre globe et au bout d'une semaine, j'étais définitivement acquis à la Bretagne.

Tous les jours nous faisons des excursions, soit à cheval, sur ces vaillantes petites bêtes qu'on élève là-bas, soit en break en compagnie de quelques-unes de ces charmantes petites femmes dont la Bretagne a le glorieux monopole.

Comme notre congé tirait à sa fin, mon ami me dit un jour: "Il faut pourtant que nous allions visiter le Dolmen un de ces jours."

"Quel dolmen?" lui demandai-je, car j'en avais vu des centaines, de ces pierres druidiques qui semblent pousser comme des champignons.

Alain, alors, m'expliqua que le dolmen en question n'était pas un dolmen ordinaire; qu'il était d'abord plus grand que tous les autres et